

acadien à treize milles de Pubnico. Mais l'extrême cordialité avec laquelle on nous avait accueillis, et l'empressement avec lequel on cherchait à deviner jusqu'à nos moindres besoins afin de nous engager à prolonger notre séjour dans ce pays le plus longtemps possible, car nous étions, mon compagnon et moi, les premiers Canadiens qui eussent visité leur village, firent que nous remîmes notre départ au mercredi suivant. Enfin il fallut se décider à partir. Un vieillard vénérable de l'endroit (le père d'Entremont), qui bien des fois nous avait accompagnés dans nos petites promenades à domicile, vint nous reconduire jusqu'à la sortie du village. Avant de descendre l'escarpement de la montagne où nous nous étions arrêtés à notre arrivée, nous nous arrêtâmes pour regarder derrière nous une dernière fois et essayer une larme ; nous serrâmes affectueusement la main au bon vieillard que nous ne devions plus revoir, et nous reprîmes la grande route.

Il y a bientôt vingt années révolues depuis que nous sommes passés à Pubnico, et malgré ce laps de temps nous gardons encore en douce souvenance et la montagne et la baie, le charmant village et les jours de bonheur que nous y avons passés. Et si aujourd'hui nous avons des vœux à formuler, un désir à exprimer, ce serait que, lorsque nous aurons cessé de vivre, tout ce qu'il restera de nous sur la terre puisse reposer sur le côté oriental du hâvre de Pubnico, et sous les saules pleureurs qui croissent et fleurissent à l'ombre de l'humble chapelle du village.

L. H. TREMBLAY.

LE DRAPEAU

Napoléon 1er, l'inventeur des légendes sur les drapeaux et qui y était passé maître, pratiquait sur la matière des théories absolument contraires à celles d'aujourd'hui. Issu de la guerre, vivant de la guerre, n'ayant plus, à la fin de son règne, d'autres espérances que la guerre, il avait fait du numéro et du drapeau les premières récompenses du régiment, la base angulaire de sa société militaire. Il fallait qu'une troupe provisoire, formée pour les besoins d'une guerre avec des bataillons ou des compagnies détachés, se fût distinguée vingt fois avant de mériter l'honneur de porter un numéro dans la série définitive. Tant qu'il était provisoire, le régiment ne pouvait songer à l'honneur de posséder un drapeau. Quand il était devenu définitif, il devait gagner son aigle sur le champ de bataille et, lorsque l'empereur jugeait que le jeune régiment avait gagné son aigle, il la lui remettait lui-même en grande cérémonie. Il faisait jurer aux soldats de la défendre jusqu'à la mort. La perte d'un aigle était considérée par lui comme le plus grand déshonneur. Un historien familier de l'empire a raconté que, le lendemain d'Austerlitz, Napoléon arrive devant un bataillon et s'écrie brusquement :

— Soldats ! qu'est devenue l'aigle que je vous avais donné ? . . . Vous m'aviez fait le serment de la défendre jusqu'à la mort !

Le commandant du bataillon répond que le porte-aigle a été tué au moment de la première charge, et ce n'est qu'après la seconde, le régiment ayant pu se former en caré, qu'il s'est aperçu de la disparition de l'aigle.

— Et qu'avez-vous pu faire sans drapeau reprend Napoléon d'un ton sévère.

— Sire, nous sommes allés chercher ceux-ci au milieu des cuirassiers russes, pour supplier Votre Majesté de nous rendre un aigle en échange.

Et deux sous-officiers sortent des rangs, portant chacun un étendard russe. L'empereur considère un instant ces deux trophées encore sanglants, puis il répond :

— Soldats ! me jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle ?

— Nous le jurons ! répond le régiment d'une seule voix.

— Me jurez-vous que vous seriez tous morts pour la reprendre, si vous l'aviez su ?

— Oui ! oui !

— Et vous garderez bien à l'avenir celle que je vous donnerai ! Car, vous le savez, un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu !

Et une aigle nouvelle fut rendue à la revue prochaine. On peut, sans crainte de se tromper, affirmer qu'elle fut bien défendue.

Ce dialogue, aujourd'hui que l'on raconte les scènes les plus émouvantes en style naturaliste de faits divers, paraîtra un peu théâtral ; mais à la guerre, tout est théâtral et tragique.

JULES RICHARD.

L'ALIÉNÉ



Les bons vieux parents, rudes travailleurs des champs, avaient amassé une petite fortune, tout en donnant à trois de leurs fils une éducation classique qui avait porté d'heureux fruits. Jacques, l'aîné, était prêtre et prédicateur de haute éloquence, Jean-Charles, le cadet, était médecin, de confiance déjà, malgré sa grande jeunesse, et possédait une clientèle que jalouaient bien des anciens. Le Benjamin de la famille, Auguste, le plus beau et le plus fier, le plus ardent au travail et le plus ambitieux de tous, celui que le père et la mère considéraient comme un prodige et qu'ils appelaient leur gloire, à cause des magnifiques espérances que ses talents, qui faisaient l'admiration de toute la paroisse de Saint-M. . . ., ne pouvaient assurément démentir.

Après deux années complètes d'études du droit et de progrès étonnants, Auguste donc est en vacances dans la petite maison blanche de son enfance, à l'ombre des saules si feuillus et si verts, mais quelles vacances ! Un peu de chasse, un peu de pêche, un peu de plaisir avec les amis, puis de la lecture, de la lecture toujours ! Il a le nez dans les auteurs, non seulement le jour, mais la nuit. D'une chandelle intacte, moulée par la vénérable sexagénaire, il ne reste le lendemain matin qu'un lumignon déformé. Le grand enfant sait ce qu'il fait, et le papa et la maman n'ont pas un mot à dire.

Il quitte sa cellule pour le déjeuner, souvent sans avoir goûté un instant de sommeil, mais presque toujours dispos et gai.

Un jour, de grand matin, car ces vieux campagnards, malgré leur grand âge, se lèvent en été avec le soleil, de grand matin la bonne mère monte à la chambre d'Auguste qui ne descend pas contrairement à son habitude, et le trouve assis près d'une table, la tête appuyée sur sa main, les yeux fixés sur un livre ouvert, devant la chandelle qui achève de se consumer, et dont la mèche faible ne lance plus que des lueurs intermittentes.

— Auguste, lui dit-elle, tu ne t'es donc pas couché, mon enfant ?

Il ne répond pas.

— Dors-tu ainsi ! . . . Va te jeter sur ton lit, tu te reposeras, et tu déjeuneras plus tard.

Le jeune homme tourne la tête et regarde sa mère avec des yeux d'abord muets comme des yeux de verre, mais où la pauvre femme, en poussant un cri terrible, découvre bientôt un profond égarement.

Le père accourt et sanglote amèrement devant cet enfant bien-aimé, qui se promène de long en large maintenant, la tête penchée sur sa poitrine, gesticulant et répétant des phrases incompréhensibles.

Dieu du ciel ! leur fils est fou, victime de l'étude.

Rien ne put le ramener à la raison, ni les tendres soins des parents, ni les consultations médicales qu'autorisèrent ses frères : les derniers feux de cette intelligence autrefois si embrasée étaient à jamais éteints !

Les infortunés vieillards ne purent supporter cette cruelle épreuve, et moururent de chagrin un an après, quelques mois avant le trépas du pauvre aliéné.

Augustin Tellis.

FAITS SCIENTIFIQUES

UN NOUVEAU TÉLÉPHONE.—Un russe, M. Gwozdeff a établi entre Odessa et Nicolaïff un nouveau téléphone qui se distingue, théoriquement et pratiquement, des systèmes existants, en ce sens qu'il permet de transmettre la parole à de très grandes distances à l'aide du seul fil téléphonique, et sans déranger en quoi que ce soit le service ordinaire des dépêches. Particularité encore plus surprenante, on pourrait transmettre la parole par le même fil en plusieurs endroits à la fois, et chaque appareil permettrait de converser, simultanément, dans quatre directions différentes.

UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE.—On sait que depuis cinq ans, Edison, le célèbre inventeur américain, travaillait un Kinetoscope, instrument de photographie pouvant photographier une personne ou un objet dans tous ses mouvements. Cette invention vient d'être terminée, et le grand inventeur peut poser 46 portraits différents en une seconde. L'instrument est conduit par l'électricité.

Sandow se rencontra hier avec Edison et celui-ci l'emmena chez lui afin de le photographier dans toutes ses positions, pour ses jeux de force. La pose a duré vingt secondes.

Sandow a donc été la première personne photographiée au moyen du Kinetoscope.

UNE NOUVELLE POUDEUSE SANS FUMÉE.—D'après les journaux suédois, deux chimistes de ce pays auraient découvert une poudre sans fumée possédant les qualités les plus précieuses pour les petites armes de précision. Cette poudre, qui n'est formée que de deux ingrédients principaux (c'est un nitrate de cellulose), brûle sans flamme, n'échauffe point la chambre, peut être maniée et transportée sans danger, et ne craint ni l'humidité ni la chaleur.

Les expériences récemment faites à Stockholm, avec l'apryrite, ont donné les résultats suivants : une carabine à magasin, de petit calibre, a tiré d'abord dix coups avec la poudre ordinaire suédoise, enfin vingt coups avec l'apryrite ; à la fin de cette épreuve, le canon a été trouvé moins échauffé par la nouvelle poudre que par les autres.

Une carabine, avec laquelle on avait tiré 800 coups d'apryrite, a été mise de côté sans être nettoyée : huit jours après, quand on l'a examinée, elle a été trouvée aussi propre qu'une arme préparée pour le tir. Avec la nouvelle carabine en usage en Suède, 3½ gr d'apryrite donneront une vitesse initiale de 640 mètres par seconde, avec une pression de 2 kilogrammes 260 millièmes par centimètre carré.

Tous ces résultats, pour extraordinaires qu'ils paraissent, méritent, bien entendu, d'être vérifiés, et nous ne reproduisons que sous bénéfice d'inventaire les renseignements qui précèdent.

LA BALEINE ARTIFICIELLE.—Les inventeurs ne cessent de chercher avec une inaltérable persévérance un moyen de substituer quelque chose d'analogue, comme matière, à la baleine dont les dames font une si formidable consommation. Ce serait fort utile, car on détruit, chaque année, des quantités de baleines dans les régions polaires et il arrivera un moment où il n'y en aura plus : ce serait une catastrophe pour le beau sexe.

On a essayé la corne pour remplacer la baleine, et elle donne d'assez bons résultats : de plus cette matière première est, dans tous les pays, d'une abondance sur laquelle il est superflu d'insister. Mais la préparation de la corne, dans ce but, présente de sérieuses difficultés.

Un certain M. Munck prétend avoir trouvé le moyen de préparer la baleine artificielle en employant de la peau. A cet effet, il prend une peau brute, la traite successivement par le sulfure de sodium, puis par le sulfate double de potasse et la sèche à l'étuve vers 60 degrés centigrades.

Enfin, il la comprime fortement au moyen de la presse hydraulique et obtient une matière aussi dure et aussi élastique, paraît-il, que la véritable baleine. Lorsque cette nouvelle parviendra dans le détroit de Behring, on juge de l'enthousiasme qu'elle excitera dans le monde des cétacés, heureux de se voir enlever un monopole qui leur coûtait cher.

M. Munck pendant qu'il est sur ce sujet, s'est amusé à teindre ses peaux avant de les comprimer : il obtient ainsi, comme conséquence, de la baleine de couleur, agréable combinaison que la nature n'avait pas prévue, mais dont les corsetières s'empresseront évidemment de tirer parti.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Assainissement économique des appartements.—Si vous voulez purifier l'air d'un appartement, mettez-y une cruche d'eau et, en quelques heures, elle aura absorbé presque tous les gaz respirés ; l'air de la chambre sera devenu plus pur, mais l'eau sera complètement souillée. Plus l'eau est froide, plus grande est sa capacité pour contenir ces gaz. A la température ordinaire, un seau d'eau absorbera une chopine d'acide carbonique et plusieurs chopines de gaz ammoniac. La puissance d'absorption est deux fois plus grande quand l'eau est à la température de la glace. En conséquence, l'eau gardée un certain temps est impropre à tout usage.